Ami du Clergé du 26 mars 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — XVII. *Pâques :* La proclamation de la gloire divine, 177.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XXII. *Dimanche des Rameaux :* Entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem, 179.
Avant les Pâques. — Le devoir pascal, 181.
Sermons pour Pâques. — I. C'est Jésus-Christ qui manque au monde, 183. — II. Trois faits merveilleux dans la résurrection du Christ, 184. — III. L'apparition de Jésus à sa mère, 186. — IV. Valeur apologétique de la Résurrection, 187.
Allocution aux hommes pour la communion pascale. — Colloque avec Notre Seigneur, 189.
Les personnages évangéliques. — LXIV. Le démon de la Tentation, 190.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

XVII

Pâques

LA PROCLAMATION DE LA GLOIRE DIVINE

Erit sepulcrum ejus gloriosum.
Son tombeau sera glorieux.
(Is., xi, 10).

Mes frères,

Quand, au seuil du Temple où Joseph et Marie venaient présenter leur enfant Jésus huit jours après sa naissance, le vieillard Siméon prophétisait de lui : « Il sera un signe de contradiction, » il ne savait pas si bien dire. Comme son être, sa vie fut remplie de mystères, qui semblent un défi à notre raison. Mais le pire de tous, le voici : « Celui qui sera, dit l'Apôtre, la lumière de tout homme venant en ce monde » et qui d'ailleurs n'hésite pas à l'affirmer en propres termes : « *Ego sum lux mundi :* je suis la lumière du monde, » ce soleil, dont il enfermait les trois rayons dans ces trois mots : « Je suis la voie, la vérité, la vie, » l'astre du Christ s'est éteint dans les ténèbres et dans le sang sur le sommet du Golgotha. Puis sa voie l'a conduit au fond d'un sépulcre, où sa vivante vérité repose dans le silence de la mort.

Ci-gît le Christ, et avec lui le cadavre de tout un monde ; ce monde qui, après des siècles d'ignorance, d'esclavage et de perdition, commençait à y voir plus clair, à revivre, à marcher vers Dieu, le monde entier s'est abîmé dans le gouffre de ce tombeau, enseveli dans le pauvre suaire de ses erreurs épaissies, de ses espérances déçues, de ses beaux rêves écroulés ; enserré plus étroitement que jamais dans les liens de ses vices et de ses misères.

Ta gloire, ô Christ, et notre gloire sont enfermées dans ce tombeau.

Debout, ô monde, réveille-toi d'entre les morts ! *Surge qui dormis et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus !* Ce matin, dès avant l'aurore, Jésus-Christ est ressuscité et t'illumine de sa gloire. Ah ! combien pour lui et pour nous son tombeau sera glorieux !

C'est un fait. Cherchons-en la cause. Suivons-en le développement. Rien n'est lumineux comme ce fait, ni plus certain que cette cause, ni plus manifeste que la manière dont il s'affirme.

Or le *fait* glorieux de la Résurrection montre que Jésus est la vérité, que notre foi se glorifie de posséder.

Or la *cause* glorieuse de la Résurrection montre que Jésus est la vie, que notre charité se glorifie de partager.

Or le *mode* glorieux de la Résurrection montre que Jésus est la voie, que notre espérance se glorifie de suivre jusqu'au bout.

Toute la gloire divine éclate de ce glorieux tombeau.

I. — *Le fait prouve la vérité du Christ et de notre foi*

Notre-Seigneur, m. f., est-il donc la vérité même, comme il s'en est glorifié ? Oui, s'il ressuscite, comme il l'a prédit ; car alors il nous prouvera qu'à la différence des autres prophètes qui reçoivent de Dieu en passant une part de sa puissance avec une parcelle de sa vérité, il les possède en plénitude. Or s'il est la vérité même, il est aussi le Tout-Puissant. Il s'en est glorifié d'ailleurs, en affirmant sans hésiter : « Je me ressusciterai moi-même. »

Car il l'a dit plus d'une fois :

aux Juifs : « Détruisez ce temple — il montrait son corps — et en trois jours je le rebâtis. »

aux pharisiens, qui lui demandent un signe : « Vous aurez celui de Jonas. Comme il resta trois jours dans le ventre de la baleine, je resterai trois jours dans le sein de la terre. »

à ses apôtres formellement : « Le Fils de l'homme sera livré, flagellé, crucifié ; mais le troisième jour il ressuscitera. »

C'est clair. C'était tellement clair qu'il fallait avoir tout perdu, et le sens et la foi, pour refuser, comme les apôtres, de se rendre à l'évidence même. O faibles d'esprit ! ô cœurs lents à croire ! leur dira justement Jésus ressuscité.

Mais les princes des prêtres et les pharisiens avaient une meilleure mémoire. Dès qu'ils apprirent la sépulture, le soir même du Vendredi Saint, ils s'en vinrent trouver Pilate : « Cet imposteur a dit qu'il ressusciterait. Ses disciples vont voler son corps et accréditer cette erreur qui serait pire que la première. Veuillez faire garder son tombeau. » — « Gardez-le vous-mêmes, » dit Pilate. Ah ! certes, ils ne demandaient pas mieux. Ils scellèrent la pierre du sépulcre et mirent des soldats à l'entrée.

Morts et vivants, justes et pécheurs, siècles passés et à venir, accourez, rangez-vous autour de ce tombeau. Pleins de pitié ou de mépris, fixez vos yeux sur cette pierre. Que la prière joigne vos mains ou que la colère les crispe, tendez-les tous vers cette pierre. Que vos cœurs tressaillent d'espérance ou de crainte, ou d'amour ou de haine ; je sens qu'ils battent à l'unisson. Vous voulez, nous allons enfin savoir la vérité du Christ : Est-il le Messie ? Est-il le Sauveur ? Est-il Dieu et homme tout ensemble, comme il s'en est glorifié ? Deux nuits et un jour à attendre et nous saurons la vérité !

Or, au matin du troisième jour, tout à coup la pierre roule avec un fracas de tonnerre. Une immense clarté jaillit. Les gardes tombent comme morts et s'enfuient épouvantés. Dans la majesté de sa gloire, Jésus sort vivant du tombeau. Il est ressuscité comme il l'avait dit.

Vous vous glorifiez de le croire, chrétiens, mais qui l'assure à votre foi ?

Ces saintes femmes qui, dès le matin, venaient continuer l'embaumement du Christ et qui voient le tombeau ouvert. Un ange leur dit : « Il n'est plus là. Il est ressuscité comme il l'avait prédit. »

Visions, délires, inventions de femmes que tout cela !

C'est ainsi, en effet, que les apôtres les accueillent. Ces hommes de sens rassis veulent se rendre compte par eux-mêmes. Pierre et Jean accourent au tombeau. Plus rien.

Mais Jésus apparaît à Pierre.

Il apparaît à deux disciples qui s'en allaient à Emmaüs.

Il apparaît aux onze apôtres réunis portes closes dans la salle du Cénacle.

Vous n'y étiez pas, après tout, Thomas non plus. Il dit : « Moi, si je ne le vois pas de mes yeux, si je ne mets pas mon doigt dans les trous de ses mains et de ses pieds, je ne croirai jamais ! » Et Jésus apparaît encore : « Mets ton doigt, Thomas, dans les trous de mes plaies ; et ne sois plus incrédule. » Ah ! m. f., hésiterons-nous à tomber avec S. Thomas aux genoux du Maître adoré : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Plusieurs fois il apparaît à ses disciples et même à cinq cents en même temps. Seraient-ils tous hallucinés ? Alors expliquez-moi que, cinquante jours après, leur chef, Pierre, osa dire aux Juifs : « Ce Christ que vous avez renié devant la face de Pilate et que vous avez crucifié, il est ressuscité d'entre les morts, comme vous le savez vous-mêmes ; et nous en sommes les témoins ! » Et trois mille hommes se convertissent qui le savaient tous, en effet.

Rien n'est plus admirable à suivre que les progrès de cette foi en la résurrection du Christ. Elle nie d'abord, puis elle doute, puis elle hésite, puis elle s'affirme avec éclat ; elle s'impose, elle triomphe, c'est la gloire enfin.

Or votre foi à vous, m. f., tarde-t-elle à se glorifier du plus grand miracle du Christ ? Je la mettrai en face d'un autre encore plus incompréhensible alors, en face d'une Eglise qui depuis vingt siècles a pu croire cela, et vivre de sa foi, et endurer tous les martyres pour témoigner qu'en vérité le Christ est bien ressuscité. Car la foi et les œuvres, et les prodiges et les bienfaits, toute la gloire de l'Eglise romaine, une, sainte, catholique et apostolique, a jailli et jaillit encore et jaillira jusqu'à la fin de ce tombeau glorieux.

Jésus-Christ est ressuscité, ou l'histoire ment, ma raison chancelle, le monde est fou, et Dieu n'est pas.

Croyez-vous maintenant ? *Credis hoc ?* Jésus lui-même nous le demande. Ah ! m. f., unissons ce soir toute la conviction de notre esprit, toute la tendresse de notre cœur, toute la force de notre voix, toute la ferveur de notre âme pour répondre à Notre-Seigneur : « *Credo, Domine.* » Comme vous vous glorifiez de l'être, moi je me glorifie de croire que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Oui, vous êtes la vérité même ; mais de plus vous êtes la vie.

II. — *La cause montre la vie du Christ et de notre charité*

Il est la vie dont nous vivons, s'il est vraiment ressuscité, dit l'Apôtre ; autrement nous sommes dans la mort.

Incorporés à Jésus-Christ par le fait même de notre adoption divine, c'est en lui que nous sommes prédestinés et appelés, justifiés et sanctifiés. Il ne peut y avoir deux esprits dans un seul corps, dit l'Apôtre : *unum corpus, unus spiritus*. C'est forcément la même vie qui anime la tête et les membres. J'entends bien ; mais alors, si Jésus-Christ n'est pas vraiment ressuscité, que sommes-nous donc, nous autres, qui croyons marcher dans la vie divine, sinon des cadavres ambulants, qui traînent toujours après eux l'odeur de leur pourriture ? *Adhuc estis in peccatis vestris.*

Pour qu'un jour notre humanité ressuscite à la vie divine, il fallait, ô Jésus, que votre humanité ressuscitât la première. Votre cœur, ô Verbe incarné, était l'unique réservoir de toutes les eaux du salut. Ce n'était pas assez que pendant trente-trois ans leur niveau s'élevât sans cesse, ni même que votre Passion le fît monter jusqu'au bord. En expirant vous avez dit : « *Consummatum est.* C'est fini. » Votre dernier soupir mettait le comble à la mesure ; elle était prête à déborder. Encore faut-il qu'elle déborde, pour que les eaux vivifiantes se répandent par vous sur l'humanité.

On les a renfermées dans un sépulcre neuf. Qui donc viendra rouler la pierre, pour permettre au corps du Sauveur de vivifier tous ses membres ? Voilà ce que l'humanité en marche vers le tombeau répétait avec les saintes femmes : « Qui nous roulera la pierre ? »

Personne, m. f., que Jésus-Christ. Comment pourrait-il nous donner la vie, s'il ne la possédait tout d'abord ? La possédez-vous, Seigneur, dans sa plénitude ? Si vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, sortez vivant de ce tombeau. Mais prenez garde que mon âme doit vivre de cette vie nouvelle. Il faut donc que votre corps, s'il ressuscite, soit animé d'une autre vie que celle de la nature, qu'il soit plein d'une vie spirituelle, qu'il soit régi désormais par l'Esprit vivificateur des âmes. Ainsi votre résurrection sera cause de mon salut.

Alleluia ! c'est ainsi vraiment que Notre-Seigneur est ressuscité aujourd'hui : *Dominus surrexit vere, et apparuit ;* et jusqu'au jour de l'Ascension il ne cessera pas de le montrer. On sera forcé de le voir ; et ceux qui l'auront vu n'ambitionneront pas d'autre gloire que celle d'en être les témoins et, s'il le faut, les martyrs.

Mais si le Christ est ressuscité, nous donc aussi, s'écrie l'Apôtre. Est-ce vrai, m. f., est-ce vrai ?

Si j'avais le temps et le goût de gémir, combien je me lamenterais de voir sur le grand arbre de la France catholique tant de rejetons vermoulus : des chrétiens qui tiennent à l'Eglise par l'écorce de quelques pratiques et de certaines cérémonies, mais dont le bois est pourri. Refusez, je vous en conjure, le nom divin de catholiques à ces hommes qui se contentent d'un vernis chrétien plus ou moins brillant, à ces chrétiens superficiels où la sève du Christ ne circule pas. Ils font nombre, dit-on. Dieu se moque du nombre, car notre force n'est qu'en lui. Trois cents hommes qui, pour boire le sang du Christ, ne cour-

bent pas la tête et ne fléchissent pas le genou devant les puissances du mal, cela suffirait à l'Eglise, comme à Gédéon, pour mettre en déroute un monde d'ennemis.

Etes-vous de ces chrétiens sans peur et sans reproche, de ces soldats du Christ aussi droits qu'intrépides ? Oui, si vous êtes vraiment ressuscités en lui : c'est-à-dire, comme dit l'Ecriture, si son esprit habite en vous, si son cœur bat dans vos poitrines, si son sang coule dans vos veines, si sa force anime vos membres, s'il est le souffle de votre bouche, si c'est bien lui qui vit en vous, si vous ne faites qu'un avec lui comme le Verbe avec Dieu.

III. — *Le mode inclut la voie du Christ et de nous*

Mais ne vous glorifiez pas d'y arriver, m. f., par un autre chemin que lui ; car il est la voie et l'Apôtre vous en avertit : de la même manière, dit-il, que le Christ est ressuscité, nous devons vivre d'une vie nouvelle. Quelle est cette route glorieuse qu'a ouverte à notre espérance la Résurrection de Jésus ?

Un ange est là pour nous l'apprendre : « Voici, dit-il à Pierre, le lieu où on l'avait mis. » Voici le suaire, voici les liens. Il a laissé dans son tombeau tout l'appareil de sa mort. Qu'en ferait-il désormais ? Le Christ ressuscité ne meurt plus.

Pour lui vous le verrez. Il apparaîtra, en effet, aux saintes femmes, à ses apôtres, aux incrédules. Mais il ne fera qu'apparaître. Est-ce un fantôme ? Non pas : il parle, il mange, il marche à la manière de tous les hommes. Mais il ne tient plus à la terre. Le moment ne tardera pas où en corps et en âme il montera au Paradis, où doivent habiter éternellement avec Dieu les âmes et les corps glorifiés.

Et donc aussi nous, m. f., si nous suivons la même voie très fidèlement jusqu'au bout. Or notre espérance chrétienne peut à bon droit s'en glorifier.

Connaissez-vous la vision fameuse du prophète Ezéchiel ? « Dieu, dit-il, mit la main sur moi et me jeta au milieu d'un champ couvert d'ossements desséchés. Il me dit : « Fils de l'homme, penses-tu que ces os revivent » ? — Je répondis : « Seigneur, c'est vous qui le savez. » Il me dit : « Parle à ces os et dis-leur : Os arides, écoutez la parole de Dieu ! » J'obéis ; et soudain j'entendis un fracas terrible et je vis le champ s'ébranler : les os s'approchaient des os ; ils se soudaient en leurs jointures ; les nerfs s'étendaient ; les chairs montaient ; la peau s'étendait sur eux. Cependant ils ne vivaient pas. Et Dieu me dit : « Parle à l'Esprit. Dis-lui qu'il souffle sur ces os. » Et tous les morts se levèrent ! »

Grâce à Dieu et à vous, m. f., cette magnifique vision a rempli dans ces jours nos yeux et notre cœur de prêtres. En nous faisant asseoir dans un confessionnal, la main du Seigneur nous jeta au milieu d'un champ couvert d'ossements desséchés. Car ces pensées, ces désirs, ces sentiments, ces actes qui remplissent vos accusations, le péché les a dépouillés de la vie ; ce sont bien des œuvres de mort, les restes corrompus, méconnaissables, hideux parfois, d'une âme jadis pleine de grâce et de vie. — Penses-tu, ô prêtre, que ces os revivent ? — Seigneur, c'est vous qui le savez. — Mais il nous commanda de parler à vos âmes mortes, et sous l'effort de votre contrition le champ de votre vie s'est ébranlé soudain. Les pensées, les désirs, les sentiments, les actes retrouvaient aussi leurs jointures, qui est la volonté de Dieu ; et la grâce parut s'étendre sur vous. Mais vivrez-vous en vérité ? Oui, si l'Esprit du Christ revient vous animer. Il est revenu, je l'espère. Nous l'avons appelé de toute la puissance de notre sacerdoce et de toute la tendresse de notre amitié pour vos âmes.

Ah ! laissez dans le tombeau de notre cœur toutes les traces de votre ancienne mort. Ne reprenez pas vos péchés : un chrétien ressuscité, comme le Christ, ne doit plus mourir.

Maintenant, ô morts, levez-vous et montrez-nous votre vie nouvelle, car vous êtes des hommes nouveaux.

Montrez-vous tels à Dieu d'abord, pour le glorifier. Si vous êtes vraiment devenus ses serviteurs et ses amis, ses enfants, ses prédestinés, montrez-le, qu'il le voie : c'est la gloire qu'il attend de vous.

Montrez-le à vos *prêtres* pour les réconforter. Ils ont besoin de vous, chrétiens ressuscités, pour achever l'œuvre divine. Venez les rassurer, les soutenir, les aider. Qu'ils sachent désormais qu'ils peuvent compter sur vous.

Montrez-vous tels aux *saintes femmes* qui depuis bien longtemps peut-être pleuraient et priaient près de votre tombeau. Consolez-les par le spectacle de votre sincère résurrection.

Montrez-vous tels aux *incrédules*. On aura beau leur dire : « Ce chrétien est ressuscité. » Ils n'en croiront qu'à leurs yeux. Fortifiez les timides par l'exemple de votre vie nouvelle. Faites taire au moins l'impie qui s'en va répétant qu'on vous a forcés, qu'on vous a payés, qu'on vous a volé votre liberté de conscience, par le témoignage public d'une religion à toute épreuve et d'un zèle vraiment divin !

Mais sachez et n'oubliez plus que des chrétiens ressuscités ne tiennent plus à la terre. Ils n'ont plus ici-bas de demeure permanente et ne s'intéressent pas à la figure du monde qui passe, dit l'Apôtre. Ils usent de toutes choses comme n'en usant pas. Membres du Christ ressuscité, ils ont hâte de rejoindre leur tête glorieuse qui se trouve aujourd'hui au ciel. Par la pensée et le désir, ils y habitent par avance ; c'est là que se trouve leur cœur.

Vienne la mort ! Sur les ailes de son espérance, leur âme aussitôt montera au ciel, en attendant qu'un jour, au dernier jour du monde, leur corps lui-même, soulevant la pierre du tombeau, se lève plein d'une vie nouvelle pour partager éternellement la béatitude de l'âme glorifiée en Dieu à jamais.

C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

FIN

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXII

Dimanche des Rameaux

ENTRÉE DE NOTRE-SEIGNEUR A JÉRUSALEM

Mes frères,

L'office de ce matin est très long. La bénédiction des Rameaux, par lequel il débute, constitue déjà une sorte de messe avec son introït, sa collecte, son épître, son graduel, son évangile et sa préface suivie du *Sanctus*. Il n'y manque, de

même que dans la messe des catéchumènes de la primitive Eglise, que l'offertoire, la consécration et la communion, remplacés par la bénédiction des Rameaux et leur distribution. Après cette bénédiction vient la messe proprement dite, au cours de laquelle on lit, à moins qu'on ne le chante, le long récit de la Passion selon S. Mathieu. Je ne veux point vous parler de celle-ci ; je me contenterai de vous expliquer brièvement l'évangile de la bénédiction des Rameaux.

I

Cet évangile nous rappelle l'entrée triomphale de Notre Seigneur à Jérusalem. C'était quelque temps après la résurrection de Lazare. Ce miracle avait fait grand bruit et de Jérusalem et de toute la région on venait à Béthanie pour voir celui qui en avait été l'objet et aussi celui qui l'avait accompli. A ces visiteurs s'était jointe la foule des pèlerins venus pour célébrer la pâque et qui, ne pouvant tous loger dans la Ville sainte, avaient cherché un abri aux environs de Béthanie. La vue de Lazare et les enseignements du Sauveur en amenèrent un grand nombre à croire à la divine mission de celui-ci et le récit qu'ils firent à Jérusalem de ce qu'ils avaient vu et entendu produisit une vive émotion parmi les habitants de cette ville.

Aussi quand, le lendemain du sabbat, qui est notre dimanche à nous, Jésus quitta Béthanie pour se rendre lui aussi à Jérusalem, toute une multitude se joignit à ses apôtres pour l'y accompagner, tandis que de Jérusalem même une foule non moins nombreuse, avertie de son approche, venait à sa rencontre. Au sortir des palmiers qui ombragent Béthanie, se trouve un hameau, Bethphagé. Jésus y envoya deux de ses disciples : « Allez à ce village qui est devant vous, leur dit-il ; en y entrant, vous trouverez liés une ânesse et un ânon que personne n'a encore montés, déliez-les et amenez-les moi. Si quelqu'un vous demande des explications, dites : « Le Seigneur en a besoin, » aussitôt on les laissera aller. » Les disciples obéirent et les choses se passèrent comme Jésus l'avait prédit.

Longtemps à l'avance, le prophète Zacharie avait écrit : « Réjouis-toi, fille de Sion ! Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi, humble et doux, il apporte le salut ; pauvre, il est monté sur une ânesse et son ânon. » C'est cette prophétie que veut accomplir le Sauveur en faisant son entrée à Jérusalem assis sur cette monture : l'âne d'Orient, si noble d'allure.

Les foules qui accompagnaient Jésus et celles qui venaient à sa rencontre se souvinrent elles de cette prophétie, crurent-elles que le moment était enfin venu où le Maître, si longtemps obstiné à se cacher, allait paraître et établir son royaume ? Toujours est-il que leur enthousiasme fut tel que tous ces hommes quittaient leurs manteaux pour en parer la monture du Sauveur ; d'autres jetaient leurs vêtements à terre pour orner le chemin, ou le jonchaient de feuillage cueilli aux figuiers et aux oliviers voisins. Tous, surtout, acclamaient le divin Maître en redisant mille et mille fois : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur et béni soit le règne de notre père David qui arrive ! Hosanna ! paix ! gloire au plus haut des cieux ! » Et tandis qu'ils faisaient retentir les airs de leurs acclamations, ils agitaient joyeusement les palmes qu'ils tenaient en leurs mains.

II

M. f., c'est ce pacifique triomphe de Notre-Seigneur que l'Eglise rappelle en ce jour par la bénédiction et la procession des Rameaux. Les prières qui accompagnent la bénédiction indiquent aux fidèles ce que signifient ces rameaux, qu'ils soient de palmier, d'olivier, de laurier, ou de buis comme chez nous, et l'usage qu'ils doivent en faire.

Les palmes, dit le célébrant, indiquent la victoire du Christ sur le démon, remportée quelques jours après son entrée à Jérusalem, victoire qui est en même temps la nôtre, puisqu'elle a brisé les chaînes qui nous liaient au prince des ténèbres. Les branches d'olivier sont le symbole de la paix que le Sauveur a apportée au monde et de celle que nous devons procurer à notre âme en ce saint temps des pâques.

Après qu'ils ont été bénis et encensés, ces rameaux sont distribués et pendant ce temps retentit le *Pueri hebrœorum*, qui traduit l'enthousiasme des Juifs dont nous avons parlé, et l'*Hosanna* par lequel ils acclamaient le Sauveur à son entrée à Jérusalem. C'est pour représenter cette entrée qu'a lieu la procession des Rameaux. Cette procession remonte, croit-on, au temps de Constantin, au IVe siècle. Elle était autrefois si célèbre que les moines et les ermites d'alors se réunissaient le dimanche des Rameaux pour célébrer tous ensemble cette solennité.

Cette procession se fait, lorsque cela est possible, hors de l'église. En France, avant la Révolution, elle se faisait même hors de la ville quand celle-ci était entourée de remparts, et c'était à une porte fermée de la ville qu'avait lieu la cérémonie dont nous allons parler. L'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem n'en était que mieux représentée. Pendant cette procession, clergé et fidèles portent à la main une branche de buis béni pour rappeler les palmes que tenaient les Juifs de Jérusalem, et on chante des répons appropriés à la circonstance.

Au retour, l'assistance se partage en deux groupes : l'un demeure avec le célébrant dehors et l'autre, un groupe d'enfants ordinairement, pénètre dans l'église, ou le sanctuaire si la procession n'a pu se dérouler hors de l'église. Le premier groupe représente la foule qui venait de Béthanie avec Jésus, le second la foule qui accourait de Jérusalem à sa rencontre. Les portes de l'église sont fermées, pour montrer qu'avant que Notre-Seigneur nous en rouvrit les portes, le ciel était fermé aux hommes.

Mais voici que ceux qui sont à l'intérieur de l'église font entendre le *Gloria Laus*, par lequel ils souhaitent la bienvenue au Sauveur représenté par le célébrant et la croix debout près de lui. On croit entendre les Juifs venant à la rencontre du divin Maître La foule qui dehors entoure le célébrant reprend ce chant et le répète après chacune des strophes de l'hymne : « Gloire, louange, honneur au Christ, Roi Rédempteur ! » redisent à l'envi toutes les voix.

L'hymne terminée, le sous-diacre ou le célébrant frappe par trois fois, avec la hampe de la croix, la porte de l'église ou du sanctuaire, qui s'ouvre aussitôt pour lui donner passage : image expressive de Notre-Seigneur qui par sa sainte croix a racheté le monde et lui a rouvert le ciel.

III

Voilà, m. f., quelle fut l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem et comment la procession des Rameaux la rappelle. Mais il est un autre triomphe que ce divin Sauveur ambitionne en ces jours. Au cours de la semaine qui va commencer et particulièrement jeudi et dimanche prochains, beaucoup vont, comme Jérusalem, recevoir la visite du divin Maître dans leur cœur. Combien il serait à désirer que tous le reçoivent avec la même foi, le même bonheur, le même empressement !

De même que les Juifs se dépouillaient de leurs vêtements pour les étendre sur le passage du Sauveur et lui épargner le contact de la poussière, que tous ceux qui vont communier se purifient avec soin de leurs péchés et que rien de souillé ne contriste Notre-Seigneur à son entrée dans leur âme. Les palmes, les branches de figuier et d'olivier, ce sont les vertus dont ils doivent orner leur cœur, les sentiments de foi, d'humilité, de confiance et d'amour qu'ils doivent exciter en eux en se rendant à la sainte table. Les *hosanna* par lesquels ils doivent acclamer Jésus, ce sont les actes d'adoration, de remerciement, d'offrande d'eux-mêmes, de demande et de bon propos qu'ils lui rediront lorsqu'ils le posséderont en eux.

Acte de bon propos, ai-je dit. Ah oui ! qu'ils ne ressemblent pas aux Juifs qui accueillirent Jésus en triomphe à son entrée à Jérusalem et qui le crucifièrent cinq jours plus tard, qui, après l'avoir accueilli en poussant des *hosanna*, le conduisirent au Calvaire en vociférant : « Crucifiez-le ! » Passons pieusement cette grande semaine qui nous rappelle les grands mystères de notre Rédemption, méditons-les jeudi au pied de Jésus caché dans l'Eucharistie, vendredi au pied de la croix sur laquelle il est mort, et puisons-y le courage, formons-y la résolution de demeurer tellement fidèles à Jésus-Christ que nous méritions de partager non pas son éphémère triomphe du dimanche des Rameaux, mais son éternel triomphe dans le ciel. Ainsi soit il.

AVANT LES PAQUES

LE DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Ferai-je mes Pâques ? Voilà une question que les vrais chrétiens ne se posent pas, parce qu'elle est résolue depuis toujours.

Je ferai mes Pâques parce que c'est le désir et la volonté de N.-S. Jésus-Christ, parce que c'est la raison de sa permanence au tabernacle.

Je ferai mes Pâques parce que c'est l'ordre de l'Eglise qui me rappelle la volonté divine, parce que c'est la condition de mon salut éternel que je compromettrais en refusant l'invitation divine.

I

Mais peut-être y a-t-il des âmes croyantes et bonnes qui, malgré leur foi et leur bonté, se posent la question : ferai-je mes Pâques ?

Et leur hésitation leur fait résoudre la question par la négative.

1. Que dira t-on de moi ?

Ce qui veut dire que vous redoutez votre entourage. Vous redoutez un sourire moqueur, une parole méprisante, une attaque venant d'un ennemi de Dieu.

Mais, dites-moi, faire ses Pâques serait donc un acte méprisable, contre l'honneur, contre la justice ?

Vous vous posez la question : que dira-t-on de moi si je fais mes Pâques ? Mais vous êtes-vous demandé ce qu'on pense et ce qu'on dit de vous qui ne faites pas vos Pâques, ou qui ne les faites plus ?

Et peut-être pensez-vous : « Mais cela ne regarde personne, cela ne regarde que moi, c'est mon affaire ! »

Et précisément parce que c'est votre affaire, ne vous occupez pas du « qu'en dira-t-on », vous êtes seul responsable de votre conduite devant Dieu... et faites vos Pâques.

2. Pas encore, plus tard !

Mais c'est chaque année que Notre-Seigneur vous fait entendre son appel. C'est cette année qu'il vous attend, qu'il vous offre une place à son banquet eucharistique.

« Plus tard » ne vous appartient pas. La vie est si courte ; elle nous échappe à chaque heure et la journée de demain ne nous est pas assurée.

Plus tard, si j'étais malade !

Pardon ! si Notre Seigneur a toujours aimé les malades, les a visités et souvent guéris, il n'a pas dit qu'il demeurait dans l'Eucharistie uniquement pour les malades, mais bien pour les vivants. Et si vous refusez son invitation pour attendre cette heure où votre vie sera diminuée, il y a bien des chances pour que vous disiez à cette heure douloureuse : « Plus tard ! »

D'ailleurs, à cette heure là, aurez-vous un prêtre près de vous ? Aurez-vous la lucidité d'esprit pour accomplir cet acte saintement ? Et puis Dieu vous

accordera-t-il le bienfait de la maladie pour vous rapprocher de lui, vous qui profitez de la santé pour vous détourner de lui ?

3. D'autres diront : « Il y a si longtemps que je n'ai pas fait mes Pâques ! »

Raison de plus pour ne pas augmenter vos torts à l'égard du Maître. Vous oubliez donc la grande miséricorde de Jésus pour toute âme qui revient sincèrement à lui, alors même qu'elle serait très coupable, et cela depuis de longues années !

Vous oubliez donc qu'il cherche la brebis perdue, que, assis sur la margelle du puits de Jacob, il attend la pécheresse de Samarie, que, pendant le festin de Simon le pharisien, il pardonne à la Madeleine, qu'il efface toute une vie de désordre chez la femme adultère, qu'il purifie l'âme du larron criminel crucifié près de lui et ne demande pour son pardon qu'un peu d'amour à Pierre, l'apôtre renégat.

« Il y a trop longtemps que je n'ai pas fait mes Pâques ! » Mais ne voyez-vous pas que vous ressemblez au prodigue qui a oublié la maison paternelle? Aujourd'hui, par son appel, Notre-Seigneur vous met sur le chemin du retour. Il se tient sur votre route. Il n'attend qu'un geste de votre part pour vous tendre ses bras, vous relever et vous presser sur son cœur.

4. C'est vrai. Mais il faut se confesser, et voilà qui est ennuyeux.

Pour guérir les maladies du corps, il faut recourir au médecin et il est ennuyeux de prendre des remèdes. Il faut parfois recourir au chirurgien et on n'hésite pas à se soumettre à ses pénibles décisions pour récupérer la santé.

C'est ennuyeux de se confesser !

Mais vous vous confessez souvent : à votre notaire, à votre médecin, à l'agent du fisc, et vous êtes obligés dans ces confessions d'entrer dans des détails que vous préféreriez garder dans vos intimes secrets. Pour vous pardonner vos fautes, Dieu, par l'intermédiaire de votre confesseur, ne vous en demandera pas autant.

Avez-vous rencontré des hommes qui se soient confessés loyalement, sincèrement et qui aient regretté de l'avoir fait ?

Ce que nous entendons, ce que vous avez entendu, ce sont des paroles comme celles-ci : « Ah ! si j'avais su, je n'aurais pas attendu si longtemps. » Ou encore : « Quel poids de moins et que Dieu est bon ! » Ou encore : « Merci ! il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux. » Alors, s'il en est ainsi, m. f., la confession n'a pas lieu de vous rendre aussi hésitants et aussi craintifs ; elle ne doit effrayer personne et, bien au contraire, elle doit nous apparaître comme le grand sacrement qui, en nous rendant la paix intérieure, rajeunit notre âme et nous permet de nous approcher joyeusement de Dieu.

II

Alors je ferai mes Pâques !

Oui, m. f., tous vous ferez vos Pâques ! comme au jour où pour la première fois vous vous êtes approchés de la Table sainte, où, dans la candeur de vos jeunes années, vous êtes venus chercher Notre-Seigneur, ayant la certitude qu'avec lui le ciel tout entier descendait dans votre cœur, avec la confiance que Jésus entendait votre prière, qu'il l'exaucerait et que rien, pas même un nuage, ne vous séparait de Dieu.

C'est vrai ! mais nous étions des enfants !

Rappelez-vous que Notre-Seigneur a dit : « Si vous ne redevenez des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. » Ravivons notre foi en cette parole et notre confiance dans l'amour du Christ. Alors notre âme retrouvera le charme de sa jeunesse.

C'est vrai ! mais la vie pèse à nos épaules et les charges de la famille et les soucis des affaires et les appréhensions de l'avenir appesantissent bien notre courage.

Voilà une raison de plus pour chercher en Dieu la force morale qui vous est nécessaire. Le Jésus que vous recevrez dans votre cœur est celui qui a nourri la multitude avec quelques pains d'orge, celui qui, avant nous, a porté la lourde croix du Calvaire et la croix plus lourde encore de la calomnie, de l'abandon, de l'insulte, de la trahison. C'est le Jésus, vainqueur de la mort, qui se donne à nous pour fortifier notre vie : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, vivra par moi. »

Oui, m. f., vous ferez vos Pâques.

Après Notre-Seigneur, après l'Eglise qui nous invitent et nous font une obligation de communier, j'ajoute que votre devoir social vous le demande.

Ne sommes-nous pas attristés de voir autour de nous la famille vivre dans le désaccord, la désunion, le divorce ? Et en se multipliant, ces situations troublent l'esprit des jeunes générations.

A ces exemples néfastes, vous devez opposer l'exemple des foyers parfaitement unis, et le foyer n'est parfaitement uni que lorsque tous ses membres communient à la vie du Christ.

« O Père ! je vous prie afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient eux aussi un en nous. »

Ne sommes-nous pas attristés de voir qu'après d'autres nations la France est travaillée par ceux qui voudraient lui enlever entièrement la foi chrétienne et par conséquent lui enlever sa grandeur et sa force? Si nous voulons que la France vive, il faut que chacun de nous soit un réel vivant. Et le Christ a dit : « Celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en lui. »

A côté des cellules d'athéisme, vous devez être des cellules de foi ; à côté des cellules de mort, des cellules de vie. Et la vie n'a sa source qu'en Dieu, l'Eternel Vivant.

* *

Tous, m. f., vous ferez donc vos Pâques, afin de remplir vos âmes de la vie de Dieu et de trouver en lui force, courage, confiance.

Tous vous ferez vos Pâques pour répandre la vie

de Dieu dans vos foyers par plus d'union et plus de bonté.

Tous, vous ferez vos Pâques, pour rayonner la vie de Dieu dans notre pays, par plus de loyauté, plus de justice et plus d'amour. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

I

C'EST JÉSUS-CHRIST QUI MANQUE AU MONDE

Mes frères,

« Je vis et vous vivrez. » C'est N.-S. Jésus-Christ qui parle.

Comprenez-vous sa parole ?

Elle n'est pas seulement une promesse d'immortalité dans l'éternelle Béatitude. J'y vois aussi une promesse de vie, dès ici bas, à ceux, individus ou sociétés, qui croiront en lui et le suivront.

C'est comme s'il disait : « Vous ne vivrez que si, moi, je vis parmi vous ! »

Supprimez le Christ ; que reste-t-il, en effet ? Rien !... Rien pour éclairer l'homme, rien pour le soutenir, rien pour le fortifier... J'ai bien dit : rien pour le faire *vivre*.

Est-ce que l'histoire contemporaine ne vous prouve pas, d'une façon éclatante, la vérité de ce que j'avance ?

I

Que n'a-t-on pas fait, sur l'ordre des Loges, pour *tuer* le Christ dans les âmes, dans toutes les âmes, et le sceller, d'une façon définitive, dans le sépulcre ?

On l'a chassé officiellement des écoles, des hôpitaux, des casernes, des tribunaux, de partout !

On a décroché son image, effacé jusqu'à son nom !

Comme cela ne suffisait pas, tandis que les voleurs, les assassins et les prostituées avaient toute liberté de vivre sur notre sol national, on a exilé les meilleurs, les religieux et les religieuses, afin que le peuple n'ait plus sous les yeux l'idéal chrétien qu'ils personnifiaient dans leur vie de renoncement et de charité.

Comme cela ne suffisait pas encore, on a cru condamner à mourir de faim l'Eglise, interprète de Dieu sur la terre, et on l'a odieusement dépouillée de ses biens ; on a réduit ses prêtres à la mendicité ; on a déchiré les testaments de ses morts !

En vain !... Alors on a essayé de la perdre dans l'esprit et le cœur des masses : on l'a calomniée, au nom de la science qu'on déshonorait, au nom de l'histoire qu'on travestissait. Ah ! elle aurait pu répondre à ses persécuteurs, à ses détracteurs, ce que disait Jésus, son Maître, aux Juifs qui voulaient sa mort : « J'ai répandu parmi vous les bienfaits ; pour lequel me lapidez-vous ? »

On a intimidé les catholiques en leur refusant, parce que catholiques, l'accès aux fonctions publiques : rappelez-vous le système abominable des fiches, qu'un certain clan s'efforce de ressusciter !

L'œuvre de déchristianisation et d'athéisme n'allant pas assez vite, on a essayé de la corruption des mœurs, sûr que, en les détruisant, on détruirait du même coup la foi, — et ce n'était pas si mal raisonner : n'est-ce point le dernier atout des Loges ?... Et ce fut le divorce et l'inconduite qu'il favorise. Et ce fut cette mode, aussi indécente que ridicule, que les chrétiennes, hélas ! avec un ensemble déconcertant et scandaleux, se sont empressées d'adopter. Et ce fut la littérature malsaine et à bon marché, les spectacles et les plaisirs crapuleux. Et c'est aujourd'hui l'installation, dans un grand nombre de villages, des écoles géminées...

Voilà, et j'en passe, ce qu'a entrepris la franc-maçonnerie pour *tuer* le Christ Sauveur.

II

Mais qu'avons-nous vu ?... Que voyons-nous ?

Ces conséquences terribles étaient fatales.

S'il n'y a ni Dieu qui commande et qui juge, ni ciel éternel pour les bons, ni enfer sans fin pour les méchants ; si toute la vie se passe sur la terre, si tout se termine dans la tombe, si l'Evangile n'est qu'un attrape-nigauds, allons-y ! Pourquoi se gêner ?

Et l'on ne s'est pas gêné.

C'est, en ce moment, le règne des sept péchés capitaux...

« Devoir », « Honneur », « Honnêteté », « Probité » : des mots vides de sens...

L'homme est devenu un loup pour l'homme...

L'argent et le plaisir sont les idoles du jour...

Pour un bout de ruban, une situation, quelques billets de banque, on vend son âme, on vend sa famille, on vend son pays...

La volupté « traîne les rues » ; elle s'affiche sur les murs ; elle s'étale dans les théâtres, dans les cinémas, dans les salons, partout !...

La sainte pudeur a disparu...

Dans les foyers profanés, les berceaux sont vides... Il n'y a plus de berceaux...

Les escrocs, les criminels de toutes sortes, jouissant d'étranges protections, tiennent le haut du pavé...

Et le pire, oui, le pire est qu'on s'habitue au mal !

C'est infiniment triste, tout cela. Mais qu'y a-t-il qui puisse vous étonner ?

Il n'y a plus de morale, parce qu'il ne peut plus y en avoir dans un monde qui veut se passer de Dieu.

La morale sera religieuse ou elle ne sera pas.

La morale reposera sur Dieu, comme sur une base inébranlable, ou elle s'écroulera.

C'est ce que nous voyons !

Les sages du jour disaient : « La religion ? l'Evangile ? A quoi bon ? La conscience suffit. » Ah ! la conscience !... Encore un mot dont on ne sait plus ce qu'il signifie... Et toujours pour la même raison.

Vous disiez bien : « La conscience est la voix intérieure qui nous renseigne sur le bien et sur le mal, qui nous avertit quand nous avons bien ou mal fait. » Oui, mais une voix ne s'élève pas par génération spontanée : de quelle bouche sort-elle ?

Vous disiez bien : « La conscience, c'est une lampe qui nous éclaire et dont la lumière nous guide dans la vie. » Oui, mais une lampe ne s'allume pas toute seule : qui donc lui communique la flamme ?

Parce que vous n'avez pas voulu nommer Dieu, souverain Législateur et Juge souverain, vous avez tout détruit, sans rien mettre à la place !

III

Alors ?

Alors, c'est fini ?... Nous désespérerons de notre salut ?

Humainement, nous ne voyons guère, il faut l'avouer, d'où il pourrait nous venir. Et nous aurions, à la lumière de l'histoire, toutes les raisons de trembler. Fut-il jamais un temps qui ressemblât, d'aussi frappante façon que le nôtre, à celui de la décadence romaine ? Or Rome se fût écroulée sous le poids de ses erreurs et de ses vices, si Constantin n'avait eu le génie, malgré ses fautes, de laisser au christianisme, persécuté depuis trois siècles, la liberté de la régénérer, de la sauver et de la grandir.

La leçon est facile à tirer ; elle s'impose d'elle-même. Si nous voulons restaurer la vie sociale, faisons appel à l'Evangile, au Christ ressuscité, éternel Vivant.

On commence à comprendre cette nécessité, même en haut lieu ; et des gens qui autrefois bafouaient la religion, n'hésitent pas à déclarer aujourd'hui qu'il faut y revenir.

L'élite intellectuelle voit, chaque année, s'accroître le nombre de ses membres qui vont demander à Jésus la Voie, la Vérité, la Vie.

Même la masse se décide, et des jeunes ouvriers, dans maints ateliers, ont juré « de refaire chrétiens leurs frères. »

Ce sont là de grands motifs d'espoir.

Mais il serait dangereux de s'endormir : voici, au contraire, le moment d'agir. On dit : « La franc-maçonnerie a du plomb dans l'aile ! » Dans l'aile, peut-être, mais pas dans le cœur : elle est encore bien vivante, et menaçante toujours, comme Satan qui l'inspire et la dirige.

Catholiques, on compte sur nous ! Nous avons notre rôle à jouer dans l'œuvre de régénération de notre temps. Allons-nous manquer à l'appel ?

Entrons résolument dans la lutte pour Dieu !

Cessons, lorsqu'on sollicite notre collaboration, de nous confiner dans un individualisme, tranquille sans doute, mais lâche !

Par-dessus tout, catholiques, m. f., soyons *chrétiens,* dans la vie privée et publique, dans la profession et dans les affaires, en n'importe quelle circonstance !

* *

Le 9 décembre 1933, au lendemain de la canonisation de notre sainte Bernadette, le Souverain Pontife, glorieusement régnant, recevait en audience solennelle cinq mille pèlerins français.

Quand il eut fini de parler, quand il eut donné à cette foule sa paternelle bénédiction, spontanément une voix s'éleva et entonna le *Credo* de Dumont. Aussitôt, avec un ensemble formidable et splendide, jaillit de ces cinq mille poitrines le cri de la foi traditionnelle, catholique et française.

Les porteurs de la *Sedia* s'étaient déjà avancés. Le Saint-Père leur fit signe de s'arrêter et d'attendre. Debout, visiblement ému, il chantait avec les pèlerins.

Et lorsque ce fut fini, il dit, les larmes aux yeux : « Vous venez de faire entendre le chant de la France, de la vraie France chrétienne !... »

Ah ! oui, que le *Credo,* le vieux *Credo* de nos pères, le vieux *Credo* qui a fait la France, qui l'a sauvée, qui l'a grandie à travers les siècles, reste notre cri de ralliement dans la bataille et soit bientôt notre chant de victoire !

Et vive, dans nos cœurs, le Christ qui aime les Francs !

II

TROIS FAITS MERVEILLEUX DANS LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Mes frères,

Quand les Juifs décidèrent de faire disparaître N.-S. Jésus-Christ, ils pensaient bien en finir avec cet agitateur, ce faiseur de miracles, ce remueur de foules. Le supplice infamant de la croix ruinera son prestige et la pierre du tombeau lui imposera silence.

Mais, au matin de Pâques, tous ces espoirs sont évanouis. Dans toutes les maisons, dans les rues, aux carrefours, sur les places, une seule conversation : « Savez-vous ? On dit qu'il est ressuscité ! » Et voilà que la question de Jésus de Nazareth, Christ et Fils de Dieu, posée par Pilate au cours de la Passion, question que ses ennemis croyaient terminée, se pose à nouveau avec une acuité plus intense, car s'il est ressuscité, tous croiront en lui.

Eh bien ! m. f., nous allons essayer de la résoudre, cette question, en nous servant d'une pensée de S. Augustin : « Il y a, dit ce Docteur de l'Eglise, dans la résurrection de Jésus-Christ trois choses incroyables. La première, c'est qu'un mort est sorti vivant du tombeau ; la deuxième, c'est que douze hommes ont parcouru la terre avec une ardeur sans pareille pour annoncer cette nouvelle ; la troisième, c'est que le monde les a crus. »

I

Un mort est sorti vivant du tombeau.

Aucun doute que le Sauveur n'ait rendu le dernier soupir sur la croix.

Vous le savez, la loi interdit de laisser les morts exposés un jour de sabbat. Au soir du vendredi, des soldats sont chargés d'achever les suppliciés en leur brisant les jambes. Jésus, trouvé déjà mort, a le flanc percé d'une lance. Joseph d'Arimathie réclame de Pilate le corps de Jésus, puis c'est l'embaumement et la mise au tombeau. Malgré cela, les Juifs ne sont pas tranquilles. « N'a-t-il pas dit qu'il ressusciterait le troisième jour ? » Alors le sépulcre est mis sous scellés et les soldats montent une garde vigilante contre quiconque viendrait ravir le corps. Ainsi donc toutes les précautions sont prises pour que le tombeau garde son cadavre.

Oui, mais le Christ est le Maître de la vie. Il l'a montré bien des fois, au cours de son apostolat, en guérissant les malades, en ressuscitant des morts. Et quand les saintes femmes viennent au sépulcre, le dimanche matin, avec cette préoccupation : « Qui donc nous en èvera la pierre qui ferme l'entrée ? » elles constatent que celle-ci est renversée et trouvent le tombeau vide. « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? leur disent les anges. Allez, prévenez ses disciples qu'ils le verront en Galilée. »

Les saintes femmes émues, tremblantes, se retirent et chemin faisant Notre-Seigneur leur apparaît et les console.

Vous pensez bien, m. f., que ces femmes n'ont pas gardé dans le secret de leur cœur leur émotion et leur joie. Par elles, l'étrange et incroyable nouvelle s'est vite répandue dans Jérusalem. D'ailleurs, les pharisiens avaient reçu, dès l'aube, leurs propres soldats revenant du sépulcre, essoufflés, apeurés, parlant de tremblement de terre, de lumières fulgurantes et aussi de tombeau vide. Et dans leur affolement, les chefs du Sanhédrin donnent aux soldats la grosse somme pour qu'ils répandent ce mensonge qu'ils se sont endormis et que les disciples sont venus et ont fait disparaître le corps. Mensonge qui ne servira qu'à faire briller davantage la vérité.

Pendant ce temps, Jésus se montre à Marie-Madeleine, à Pierre, plus tard à Jacques. A la tombée du jour, il fait route avec les disciples d'Emmaüs. Enfin, après le repas du soir, alors que ceux-ci racontent aux apôtres, réunis au Cénacle, la divine apparition, Jésus se rend présent. Stupeur, crainte, tremblement de tous ces hommes qui, se sachant méprisés, haïs par les pharisiens, avaient verrouillé toutes les portes de la maison.

« Ne craignez pas, c'est moi !... La paix soit avec vous... Voyez donc, un fantôme n'a ni chair ni os... Avez-vous de quoi manger ? » et se mettant à table comme autrefois, le Maître termina le souper avec ses disciples.

A partir de ce moment, pendant quarante jours, les apparitions du Sauveur se multiplient à Jérusalem, en Galilée, sur la montagne, au bord du lac où il avait appelé ses premiers disciples... Enfin, quand les Apôtres revinrent à Jérusalem, Notre-Seigneur les emmena hors de la ville, dans la direction de Béthanie, et, les ayant bénis, il les quitta en s'élevant vers le ciel.

Un mort est sorti vivant du tombeau ! Si les disciples sont lents à croire, s'ils ont oublié les prédictions du Maître, s'ils ne tiennent aucun compte du récit des saintes femmes, s'ils doutent même de la parole de Pierre qui affirme avoir vu le Sauveur, quand Jésus se montre à leurs yeux étonnés, l'hésitation, le doute, les ombres disparaissent et tous, comme l'apôtre Thomas, tombent à ses genoux pour lui exprimer toute leur foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Jésus-Christ est ressuscité parce qu'il était le Fils de Dieu.

II

Deuxième chose incroyable : les Apôtres veulent faire partager leur conviction à tout l'univers.

Les apparitions de Jésus pendant les quarante jours qui suivirent Pâques ont fortifié la foi des Apôtres. Avant de les quitter, Notre-Seigneur leur recommande de demeurer à Jérusalem, d'y attendre la venue de l'Esprit-Saint, et il ajoute : « Vous recevrez la force du St Esprit et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, en Samarie, jusqu'au bout du monde. »

Et, au matin de la Pentecôte, Pierre, l'enthousiaste et le chef qui doit l'exemple, commence son apostolat : « Hommes d'Israël, écoutez ma parole : Jésus de Nazareth qui a fait parmi vous des prodiges qui sont le signe de Dieu et que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, nous en sommes les témoins. »

Un jour où Pierre et Jean entrent dans le Temple pour la prière de la neuvième heure, un boiteux de naissance leur demande l'aumône. « Regarde-nous, dit Pierre. De l'argent je n'en ai pas. Mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève toi et marche. » Et le boiteux les suit dans le Temple, marchant, sautant et louant Dieu.

Alors la foule s'assemble autour des Apôtres. « Pourquoi vous émerveillez-vous de ceci ? dit Pierre. Le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré et renié devant Pilate. Vous avez tué l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Nous en sommes témoins, et c'est par la foi en lui que cet homme est guéri. Faites donc pénitence et convertissez-vous. » Et le livre des Actes des Apôtres nous révèle que toute la prédication apostolique est uniquement basée sur le grand fait de la résurrection du Sauveur.

Pour comprendre ce qu'il y a d'étonnant dans ce fait, il suffit de nous rappeler que huit semaines auparavant Pierre reniait son Maître et les Apôtres l'abandonnaient. Ils demeuraient peureux, timides, craintifs devant les Juifs. Aujourd'hui nous les voyons parler dans Jérusalem où le drame s'est déroulé, où Jésus est mort. Leur parole, ils la font entendre dans le Temple même où Jésus a si souvent prêché et où elle va atteindre directement ceux-là même qui ont perpétré le meurtre du Sauveur.

Si les Apôtres veulent faire partager leurs convictions, s'ils partent à la conquête du monde, c'est qu'ils croient que Jésus est ressuscité parce qu'il est le Fils de Dieu.

III

Troisième chose incroyable, dit S. Augustin : le monde les a crus.

A la première prédication de Pierre, trois mille Juifs se convertissent et S. Luc nous rapporte qu'il y avait, quelques jours après, cinq mille chrétiens dans Jérusalem.

Naturellement, les autorités juives veulent arrêter ce mouvement qui condamne leur conduite. Les Apôtres sont flagellés, emprisonnés... mais la marche des conversions continue.

Saul de Tarse, à l'heure où il veut emprisonner les chrétiens de Damas, est converti par Notre-Seigneur lui-même qui lui apparaît. Il devient S. Paul, le grand Apôtre. Pendant trente années il prêche la résurrection du Christ, parcourt le monde, fonde des Eglises, et nous savons par l'historien Tacite qu'en l'année 67, où Paul fut décapité, il y avait à Rome une multitude de chrétiens.

M. f., la foi des premiers chrétiens est devenue la foi des martyrs des trois premiers siècles, qui tous ont confessé la divinité de Jésus-Christ mort sur la croix et glorieusement ressuscité. Elle est la foi des martyrs et des confesseurs de tous les temps, des prêtres et des chrétiens qui de nos jours souffrent l'odieuse persécution en Russie et au Mexique.

Pourquoi, aujourd'hui, les églises du monde entier sont-elles remplies de fidèles qui chantent l'*Alleluia* de Pâques ? Mais uniquement parce que nous croyons avec les apôtres, les martyrs et les Saints de tous les temps, avec l'Eglise, avec tous les communiants de ce matin que N.-S. Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts parce qu'il est le Fils de Dieu.

* *

Il y a trois choses incroyables dans la résurrection de Jésus-Christ : un mort est sorti vivant du tombeau ; les Apôtres sont partis annoncer cette nouvelle à l'univers et le monde les a crus.

Puisque Jésus Christ est ressuscité, il est le Fils de Dieu.

Puisqu'il est le Fils de Dieu, *soyons fiers d'être ses disciples*. Nous qui l'avons reçu ce matin, dans la communion pascale, *soyons fiers d'être ses amis*.

Et puisqu'à l'heure présente il y a tant d'âmes remplies de tristesses, d'angoisses, de douleurs, *soyons fiers d'être ses apôtres* pour lui amener ces âmes qui souffrent, qui cherchent la lumière, qui veulent vivre. Jésus les consolera, les éclairera, s'il le faut les ressuscitera. Ainsi soit il.

III

L'APPARITION DE JÉSUS A SA MÈRE

Mes frères,

Combien fut grande la joie de la Sainte Vierge, quand elle revit son Fils, après la Résurrection ! L'Evangile ne parle pas de cette apparition. Tâchons par la pensée de nous représenter ce qu'elle dut être.

I

Le drame sanglant du Calvaire une fois terminé, les suprêmes devoirs une fois rendus à la dépouille mortelle de son Enfant, Marie s'était retirée dans la maison hospitalière où elle avait été reçue : et là, dans la solitude de son appartement, plongée dans l'affliction, baignée de larmes, elle attendait l'accomplissement des desseins de Dieu, elle appelait de ses vœux le moment où il allait faire éclater sa puissance et sa gloire.

Au début du troisième jour, elle priait ainsi : « O mon Fils, que faites-vous ? Pourquoi tardez-vous à m'apparaître ? Ne différez pas de venir vers moi. Vous avez dit : « Je ressusciterai le troisième jour. » Ne sommes-nous pas arrivés à ce jour ? Levez-vous donc, ô Jésus, et venez. Je désire par dessus tout vous voir ; que votre retour me console, moi que votre départ a tellement affligée ! »

Or voilà que tout à coup, à la première lueur de l'aurore, alors que la nature était encore plongée dans le repos, un violent tremblement de terre agite la colline du Calvaire, une clarté subite illumine les airs, et Marie voit son modeste appartement s'éclairer d'une lumière céleste ; en même temps elle aperçoit, en vêtements blancs comme la neige, Jésus debout devant elle.

Oh ! combien il est différent de ce qu'il était ces jours derniers, alors que, couvert de meurtrissures et de plaies, il offrait à peine l'aspect d'une forme humaine ! La joie, le bonheur, la béatitude se montrent sur son front. De chacune de ses blessures jaillissent d'éblouissants rayons de lumière. Autant il a été humilié dans la Passion, autant il apparaît maintenant glorieux et triomphant.

Il sourit à sa Mère et lui tend affectueusement les bras : « Ma Mère, lui dit-il, me voici, réjouissez-vous ; la tempête est passée, la mort est vaincue, le tombeau a laissé échapper sa proie ; je viens moi-même vous en porter la nouvelle.

« Marie-Madeleine, Salomé et Marie, mère de Jacques, se dirigent vers mon tombeau pour m'y rendre de nouveaux honneurs ; j'ai hâte de me montrer à elles. Je veux aussi me montrer à mes pauvres apôtres pour leur rendre courage ; car le spectacle de ma mort a ébranlé leur foi.

« Mais c'est à vous que je devais d'apparaître en premier lieu, à vous parce que vous êtes ma Mère bien-aimée, choisie entre toutes les femmes, parce que, ayant été associée plus que tout autre aux désolations de la Passion, je veux que vous le soyez aussi dans la même mesure aux joies de ma Résurrection. O Mère, réjouissez-vous donc : *Regina cœli, lætare.* »

II

De quelles suaves consolations est alors inondée l'âme de Marie ! Il est là, son Jésus si désiré ; elle le voit, elle contemple son visage radieux, elle entend sa voix, elle le regarde avec délices, elle le retrouve vainqueur du mal, sorti de la lutte plus grand encore.

« O mon Fils, lui dit-elle, quel bonheur de vous revoir après cette terrible épreuve ! Quel bonheur de jouir de votre présence, de m'entretenir encore avec vous ! Votre retour tarit mes larmes, calme ma douleur, me comble de félicité.

« Par quelles souffrances vous venez de passer, ô mon Jésus ! Dans quel abîme d'humiliations vous êtes descendu ! J'ai entendu les outrages, les ignominies dont on n'a cessé de vous couvrir pendant de longues heures. J'ai vu votre front sacré couronné d'épines et ensanglanté par leurs pointes aiguës. J'ai vu vos mains bénies, vos pieds qui s'étaient fatigués à courir après les brebis perdues d'Israël, cruellement percés de longs clous et attachés à la croix. J'ai vu votre cœur si saint, si plein de bonté, entr'ouvert par la lance d'un soldat. O souvenirs douloureux !

« Mais maintenant c'est le triomphe, c'est la récompense ; votre front est couronné de gloire ; vos cicatrices brillent comme des soleils ; je les baise, ces cicatrices, je les adore ; elles méritent tout respect, tout honneur.

« Au ciel, la gloire de Dieu est réparée, sa justice est satisfaite ; sur la terre, la dette du péché est payée, l'humanité est rachetée ; et voilà ce que vous avez fait par votre sacrifice, ô mon Jésus ! Combien vous rendez votre Mère heureuse ! »

Et leur colloque se continue encore pendant quelques instants.

Qui dira les paroles qu'ils échangèrent ? Combien ces paroles durent être plus touchantes, plus affectueuses encore que la salutation que Jésus adressa à Marie-Madeleine en lui apparaissant, et que la réponse que celle-ci lui rendit, paroles dont l'écho remue pourtant encore l'âme d'une forte émotion.

Qui dira les témoignages de tendresse qu'échangèrent la Mère et le Fils ? Et que sont les marques d'amitié, de confiance données par Jésus à Jean, le disciple bien-aimé, à Thomas Didyme pour vaincre son incrédulité, en comparaison de celles que reçut la Sainte Vierge ?

Cet entretien fit revivre pour tous deux les heures délicieuses de Bethléem, de Nazareth. Il leur procura même plus de bonheur, car la communauté des souffrances dans la Passion semblait avoir uni davantage leurs âmes et les avoir remplies d'un plus grand amour réciproque. Marie surabonde de joie. Seuls les torrents de délices dont Dieu enivre ses élus dans le ciel, peuvent en donner une idée.

Mais qui dira aussi les prières, les actions de grâces, les louanges qui montaient en même temps de leur cœur vers Dieu et les supplications qu'ils lui adressaient pour l'humanité, afin qu'elle profitât dans la plus large mesure du bienfait de la Rédemption ? Quelle scène inoubliable !

Pendant ce temps, les justes des Limbes, auxquels Jésus avait apporté ses consolations, auxquels il avait annoncé leur prochaine délivrance, chantaient la gloire de leur Libérateur, et à son nom ils unissaient celui de sa Mère.

De leur côté, des multitudes d'anges, tandis que quelques-uns d'entre eux étaient restés à la garde du tombeau, avaient escorté, comme marque d'honneur pour tous deux, Jésus auprès de sa Mère ; et là, avec des harmonies célestes, comme à Bethléem, mais qui cette fois-ci n'étaient pas destinées à être entendues par les hommes, ils exaltaient le Fils et la Mère et ils redisaient le refrain joyeux et triomphal de Pâques : « *Alleluia !* Le Christ est ressuscité ! Reine du ciel, réjouissez-vous ! » jusqu'à ce que Jésus, pour se rendre aux prières des saintes femmes qui l'appelaient de leurs vœux, pour venir au secours de la pusillanimité des Apôtres qui perdaient espoir, quittât sa Mère, laissant du moins son âme embaumée du souvenir de cet entretien et fortifiée par l'espoir de jouir souvent, pendant ces quarante jours, de sa présence.

* *

M. f., unissons nos louanges et nos félicitations à celles des anges ; nous aussi, chantons de tout cœur notre *Alleluia,* notre *Regina cœli, lætare.* Mais aux paroles ajoutons des actes.

S'il y a lieu, ressuscitons comme Jésus, c'est-à-dire sortons du tombeau du péché, du péché qui donne la mort à l'âme, revivons de la vie surnaturelle, en renversant la lourde pierre qui nous enfermait ; que notre âme réapparaisse avec la robe blanche, sans souillure, de la grâce sanctifiante, et nous procurerons à Marie une joie analogue à celle qu'elle éprouve à la résurrection de son Fils.

Ou plutôt, si, ce qu'à Dieu plaise, nous possédons déjà ce bien le plus précieux de tous, mettons tous nos soins à le raffermir dans nos âmes et à l'y développer par une plus grande fidélité dans le service de Dieu, par un redoublement de zèle dans l'accomplissement de nos devoirs d'état, en un mot par une vie vraiment et totalement chrétienne.

Que Jésus ressuscité et triomphant, que Marie, si heureuse aujourd'hui de revoir son divin Fils, bénissent cette constance de nos efforts, cette ferveur de notre conduite. Ainsi soit il.

IV

VALEUR APOLOGÉTIQUE DE LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Jésus venait de mourir, victime de la haine implacable de ses ennemis. Raillé, conspué par la multitude, il était mort couvert de honte et d'ignominie. Il était mort dans des supplices

affreux, après une longue et cruelle agonie, privé même des témoignages de compassion que ne manquent jamais d'exciter les dernières angoisses d'un moribond.

Il était mort et bien mort : la vie s'était retirée de son corps ; son sang s'était totalement écoulé par toutes ses blessures ; il n'en restait plus dans ses veines, tellement que, lorsque le soldat le frappa de sa lance au cœur, il n'en sortit que quelques gouttes d'eau à peine rougie.

Aussi ses ennemis croyaient-ils en avoir fini avec lui. Cependant des signes extraordinaires avaient accompagné ses derniers instants. Le sol avait tremblé de secousses sinistres, le soleil s'était obscurci, des ténèbres profondes s'étaient répandues sur la surface de la terre, bien avant la fin du jour. Ces prodiges et d'autres non moins étonnants auraient pu faire pressentir aux ennemis de Jésus-Christ ce qui allait arriver.

Mais non, leurs yeux restent fermés ; ils sont tout entiers à la joie, ils s'imaginent avoir remporté une grande victoire. Si seulement ils empêchent les Apôtres d'enlever son cadavre et d'accréditer ainsi parmi le peuple le bruit de sa prétendue résurrection, ils se flattent d'être à jamais débarrassés de Jésus, ils croient que bientôt on n'entendra plus parler de lui.

Pauvre sagesse humaine, comme elle se trompe dans ses calculs ! Que peut-elle contre les décrets divins !

I

Que voyons-nous, en effet, au début du troisième jour après le drame épouvantable de la Passion ? Nous voyons ce même Jésus ressuscité.

La terre a de nouveau tremblé, toujours pour manifester la puissance du Seigneur. La pierre du tombeau s'est soulevée comme d'elle-même. Les gardes placés là par la vigilance du Sanhédrin, ont été renversés ; ils ont assisté, frappés de terreur, à cette scène, et Jésus est sorti vivant du tombeau, tandis que les anges accouraient pour chanter le joyeux *alleluia*.

Ce n'est pas une vaine image, une forme sans consistance qui se présente à nos yeux. Jésus est véritablement ressuscité. C'est bien lui ! Il est bien reconnaissable à tous ses traits. Seulement, autant il a été humilié dans sa Passion, autant il apparaît maintenant glorieux et triomphant. Son corps conserve les cicatrices des plaies dont il a été couvert, mais ces cicatrices brillent maintenant comme des soleils.

Jésus est véritablement ressuscité. La déposition des soldats chargés de le garder et le grossier mensonge inventé par ses ennemis pour expliquer sa disparition, confirment le prodige. Mais d'autres preuves s'ajoutent à celle-là. Le divin Ressuscité ne s'est-il pas montré aux saintes femmes, aux Apôtres, à ses autres disciples, tantôt seuls, tantôt réunis ? Pour prévenir leurs doutes, n'a-t-il pas accompli devant eux les actes d'un être vivant ? N'a-t-il pas conversé avec eux, pris part à leurs repas ? N'a-t-il pas même invité l'incrédule Thomas à mettre ses doigts dans les plaies de ses mains et de ses pieds, dans la blessure de son côté ?

Oui, Jésus est véritablement ressuscité. Il n'y a pas d'événement historique qui repose sur une certitude plus ferme.

Mettons maintenant en face de cet événement extraordinaire, mais incontestable, le tableau de ce qui arrive à l'homme à la fin de son existence.

Quand l'homme meurt, c'est fini ; son dernier soupir est le dernier acte de sa vie ici-bas ; il descend dans la tombe et la tombe garde jalousement sa proie, et là son corps passe par tous les degrés de la décomposition jusqu'à ce qu'il soit réduit à une poignée de cendres, jusqu'à ne plus porter aucun nom dans aucune langue. Voilà la destinée humaine sur cette terre. Nul n'y échappe.

O vous donc qui perdez un être auquel vous êtes unis par les liens les plus intimes du sang et de l'affection, regardez-le bien, imprimez-en bien le souvenir dans votre cœur, avant qu'il soit enfermé dans sa dernière demeure. Car alors il ne sera plus donné à vos yeux de le voir, à vos bras de le serrer dans leur étreinte. Son départ est sans retour.

Les hommes les plus puissants, ceux qui se sont élevés le plus au-dessus du simple vulgaire, sont également soumis à cette loi. Où sont les savants qui ont étonné le monde par leurs découvertes ? Où sont les orateurs qui par leur parole exerçaient une si grande influence sur la multitude ? Où sont les grands chefs d'Etat qui ont su mener leurs peuples dans la voie du progrès et du bien-être, en même temps que de la justice et de la vérité ? Où sont enfin ces illustres capitaines qui ont remporté les plus brillantes victoires et soumis à leur puissance de nouveaux pays ? Où sont-ils ? Tous dorment leur dernier sommeil au fond de leur sépulcre et le sépulcre ne s'ouvre pas pour leur permettre de revenir sur terre.

II

D'où vient cette différence entre leur mort et celle de Jésus ? A cette question il n'y a qu'une réponse : c'est qu'ils étaient hommes et que Jésus est Dieu.

Ils étaient hommes, c'est-à-dire que rien ne leur appartenait en propre. Les qualités par lesquelles ils avaient projeté un si vif éclat, ils ne les avaient que parce qu'ils les avaient reçues d'en-haut. La vie non plus, ils ne la possédaient pas par eux-mêmes, elle était, comme tout le reste, un don du ciel : ils n'en avaient pas la libre possession ; ils ne pouvaient pas plus se la rendre, après l'avoir perdue, qu'ils n'avaient pu se la donner à l'origine. Ils étaient hommes, par conséquent faibles, périssables, destinés à disparaître, eux, leurs œuvres et même aussi leur souvenir.

Jésus, au contraire, tout en étant véritablement homme, est Dieu ; il possède la plénitude de tous les biens, il n'a rien d'emprunté, il n'a rien reçu de personne, il a tout par lui-même. Non seule-

ment la vie lui appartient en propre, mais il est la vie même, il ne peut la perdre. Tandis que tout passe autour de lui, lui demeure, il reste éternellement.

Comme homme, il a voulu passer, ainsi que chacun de nous, par les portes de la mort. Mais la mort restait soumise à ses ordres, prête à céder de nouveau la place à la vie, au moment qui lui serait marqué.

Voilà pourquoi Jésus, durant sa vie mortelle, avait pu annoncer qu'il ressusciterait le troisième jour. Voilà pourquoi il a terrassé son adversaire, là où tous les mortels succombent, et remporté une éclatante victoire, là où tous les autres subissent une défaite. Lui seul peut porter ce défi : « O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon ? »

La divinité de Notre-Seigneur prouvée par le prodige de sa Résurrection, telle est donc la vérité qui se dégage de la fête de Pâques. Quiconque examine bien les choses ne peut lui refuser son assentiment.

Faisons donc un acte de foi à cette vérité. A Jésus ressuscité disons : « O Jésus, que nous aimons à vous contempler sorti vainqueur des bras de la mort, couronné de gloire après de si profondes humiliations ! Durant votre vie ici-bas, vous avez montré que vous étiez vraiment le Fils de Dieu, Dieu vous-même. Aujourd'hui vous nous en apportez la plus magnifique démonstration, en vous ressuscitant vous-même. *Alleluia,* gloire, honneur à vous ! Nous croyons à votre divinité et nous le proclamons hautement. »

Mais alors, m. f., une conclusion pratique importante s'impose à nous. Si Jésus-Christ est Dieu, son œuvre, qui est l'Eglise, est divine, et nous devons nous y attacher et nous y soumettre ; son enseignement est divin et nous devons l'accepter; sa loi est divine et nous devons y conformer notre conduite. Voilà la vérité. Hors de là, on est dans l'erreur, on s'égare, on marche hors de la vraie voie ; on manque le but de sa vie, on court au devant des éternels regrets.

Vivons donc en chrétiens, en chrétiens convaincus et conséquents avec nos principes ; sortons du tombeau du péché, renversons la lourde pierre de nos défauts, qui nous y enferme. Si au contraire, ce qu'il faut souhaiter, nous avons déjà recouvré la grâce sanctifiante, qui est la vie surnaturelle de l'âme, n'oublions pas que Jésus ressuscité ne meurt plus, et par conséquent, de notre côté, mettons tous nos soins à conserver cette vie intacte et même à la développer par la vigilance et des habitudes chrétiennes.

Alors, au grand jour du règlement des comptes, lorsque nous comparaîtrons devant lui, Jésus-Christ nous reconnaîtra pour ses vrais disciples et il nous récompensera de notre fidélité par le bonheur éternel que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION AUX HOMMES POUR LA COMMUNION PASCALE

COLLOQUE AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Qu'allez-vous recevoir dans la communion que vous allez faire tout à l'heure ?

Vous le savez tous : vous allez recevoir N.-S. Jésus-Christ.

I

N.-S. Jésus-Christ, c'est-à-dire la seconde personne de la Sainte Trinité, le Verbe, Dieu éternel, tout-puissant, infiniment parfait, comme le Père et le Saint-Esprit.

N.-S. Jésus-Christ, c'est-à-dire ce Jésus qui naquit pauvre enfant à l'étable de Bethléem, — ce Jésus qui, après une vie passée dans l'obscurité et la pratique du bien, mourut sur la croix pour le rachat du monde, — ce Jésus qui est actuellement dans le ciel, assis à la droite de Dieu son Père, sur un trône resplendissant de gloire, en récompense de son sacrifice.

Voilà celui que vous allez recevoir.

Car il est réellement dans l'hostie. Il a multiplié les miracles pour s'y rendre présent, pour se mettre à notre portée, pour pouvoir y être reçu en communion par nous.

Nous en avons pour garant sa parole même, parole en même temps claire et décisive, par laquelle, étant Dieu, il n'a pas voulu et il n'a pas pu nous tromper.

Nous en avons pour garant la doctrine de l'Eglise, qui est l'interprète infaillible de Dieu auprès des hommes et dont nous devons suivre les enseignements.

Nous en avons pour garant ce que l'humanité a produit de plus éminent en science et en vertu : ces vrais grands hommes se sont tous agenouillés devant Jésus Hostie.

C'est donc Jésus que vous allez recevoir. La créature va recevoir son Créateur. L'homme faible et chétif va recevoir le Dieu tout-puissant et infiniment bon. Oh ! l'insigne honneur. Oh ! la visite ineffable ! Oh ! le don merveilleux !

II

Que va vous dire Notre-Seigneur, quand vous le posséderez sacramentellement dans votre poitrine ? Car il va vous parler intimement au fond du cœur. Il n'aime pas le bruit, mais il va vous parler, si vous l'écoutez, si vous faites silence au-dedans de vous-mêmes. Il va vous parler, si vous étouffez tous les bruits qui vous empêcheraient d'entendre sa voix divine : bruits du monde, bruits des passions, bruits du démon.

Que va-t il donc vous dire ? Le voici : « Ne placez pas vos affections uniquement dans les biens d'ici-bas, comme si vous n'aviez d'autre idéal que le monde périssable. Vous êtes faits pour les biens éternels.

« Ne courez pas après les plaisirs mauvais qui

avilissent et n'engendrent que dégoût et remords. Vous êtes les enfants de Dieu.

« Ne vous abandonnez pas à la colère, à l'injustice, à la haine ; que le blasphème horrible ne se trouve jamais sur vos lèvres. Votre destinée est, au contraire, de pratiquer la vertu et de louer Dieu.

« Jouissant du bienfait de la foi, gardez-vous de vous conduire pratiquement comme ceux qui font profession d'indifférence ou d'impiété. Vous seriez infidèles à votre vocation céleste.

« Bienheureux ceux qui croient et espèrent en Dieu ! Bienheureux ceux qui observent ses commandements ! Bienheureux ceux qui sont attachés à la religion, de manière à ne se permettre ni acte, ni parole qui puisse lui porter atteinte ! Bienheureux ceux qui sont doux, justes, charitables envers le prochain ! Bienheureux ceux qui conservent leur cœur et leurs mains purs de toute iniquité ! A tous ceux-là le royaume de Dieu est assuré ! »

Voilà le langage que Notre-Seigneur va vous faire entendre. Oh ! l'enseignement divin, les vérités sublimes ! Comme elles élèvent l'âme ! Comme elles dilatent le cœur !

III

Et vous autres, qu'allez-vous lui répondre ?

Si vous avez une étincelle de foi, si vous avez un peu de piété sincère, si vous avez quelque souci de votre destinée future, il n'est pas possible que vous restiez indifférents à ces accents de Notre-Seigneur, et alors vous lui direz de votre côté :

« O Jésus, vous êtes la voie, la vérité et la vie. A qui irions nous donc ? Vers qui nous tournerions-nous ? Vous seul avez les paroles de vie.

« O Jésus, vous êtes notre meilleur ami, le plus dévoué, le plus désintéressé, le plus fidèle, celui qui n'abandonne jamais, celui qui nous assiste surtout dans les épreuves.

« Trop longtemps nous avons été rebelles à votre amour ; nous avons fermé volontairement les yeux à votre lumière divine.

« Du moins aujourd'hui nous avons fait ce qui dépendait de nous pour vous recevoir dignement ; désormais nous voulons vivre sous votre bannière.

« Vous voulez que j'honore la religion, que je lui donne dans ma vie la place qui lui convient ; Jésus, je vous le promets.

« Vous voulez que j'observe la loi de Dieu, la loi de l'assistance à la messe ; Jésus, je vous le promets.

« Vous voulez que chaque jour une prière s'élève de mon cœur vers Dieu ; Jésus, je vous le promets.

« Vous voulez que je combatte mes passions, les instincts pervers de notre nature et que je donne, au sein de la famille et au dehors, l'exemple d'une vie droite et honnête ; Jésus, je vous le promets. »

* *

M. f., si telles sont vos dispositions, avec quel bonheur Jésus va résider sacramentellement en vous, pendant ces quelques instants, et quelles bénédictions il va répandre sur vous, vos entreprises, les membres de votre famille — et les vivants et ceux qui ne sont plus et que vous pleurez !

O Jésus Hostie, bénissez ces promesses, bénissez ces résolutions ; accordez à ces fidèles ici présents pour accomplir leur devoir pascal, accordez-leur la grâce de vivre désormais, comme ils se le proposent, en vrais chrétiens. O Jésus-Hostie, sauvez-les, sauvez-nous et conduisez-nous tous au ciel. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXIV

LE DÉMON DE LA TENTATION

Aux environs de sa trentième année, Notre-Seigneur jugea que l'heure était venue de commencer la prédication publique de l'Evangile, dont la charge lui avait été confiée par son Père. Afin de faire authentifier sa mission aux yeux des foules, il tint à se faire baptiser, dans le Jourdain, par S. Jean Baptiste, dont l'autorité prophétique était universellement reconnue.

I

C'est ensuite qu'il se retira dans le désert, c'est-à-dire, suivant une tradition très respectable, sur la montagne qui porte encore le nom de Mont de la Quarantaine, au nord-ouest de Jéricho. Là il passa quarante jours et autant de nuits, dans l'oraison et le jeûne absolu, nous montrant ainsi que tout effort tenté en vue du bien ne peut produire d'heureux résultats que s'il est fécondé par la bénédiction divine, qui s'obtient par la mortification et la prière.

Naturellement les rationalistes ont contesté l'exactitude de ce fait, en se basant sur ce qu'une abstinence totale aussi prolongée dépasse les forces de résistance de la nature humaine. Sans leur répondre par des exemples de derviches et de fakirs (qu'ils allèguent quand l'occasion leur paraît favorable, pour attaquer le surnaturel des miracles, mais qui ne sont pas incontestables), contentons-nous de remarquer que Jésus, Fils de Dieu et Dieu lui-même, pouvait soutenir ses énergies vitales par des moyens très supérieurs à ceux dont nous disposons. Et d'ailleurs le Messie, qui allait accomplir tant de prodiges, opérait alors simplement une merveille qui devait préluder aux autres.

S. Mathieu prend soin de souligner que le Christ fut poussé dans le désert, non pas par une impulsion humaine, mais sous le souffle de l'Esprit-Saint. Il convenait, en effet, que Celui qui devait nous servir de modèle passât par l'épreuve de la tentation, afin de nous montrer comment il faut la surmonter. Car la retraite du Sauveur devait se terminer par un épisode mystérieux qui, bien que s'étant réellement déroulé en fait, n'en

présente pas moins une profonde signification symbolique.

Au terme de son long jeûne, Jésus se sentit défaillir. C'est surtout dans les moments de faiblesse que le démon se présente pour séduire les âmes. Et Satan ne manque pas à sa coutume. Il ignorait probablement encore que le Messie était Dieu lui-même, car comment pourrait-on expliquer alors la folie de sa tentative ? Vaincu une première fois et précipité du ciel par la puissance divine, Lucifer n'aurait pas essayé une lutte nouvelle contre son adversaire invincible.

Mais le démon, qui rôde toujours par le monde à la recherche d'une proie, savait certainement ce qui s'était passé, quelques jours auparavant, lors du baptême de Jésus. Le Précurseur avait proclamé celui-ci comme supérieur à lui-même ; une voix céleste s'était fait entendre, le proclamant comme un Fils bien-aimé sur qui s'étendaient toutes les complaisances du Très Haut. D'autre part, les temps étaient proches où devait se manifester le Rédempteur. Il était donc normal que le diable, si directement intéressé à cette question, tînt à s'assurer par lui-même s'il avait affaire à un envoyé véritable de Dieu ou à l'un de ces pseudo-prophètes qui pullulaient en ce moment dans toutes les régions de la Palestine et, par leurs impostures, servaient efficacement sa cause.

La meilleure méthode d'épreuve était, sans nul doute, de soumettre Jésus aux sollicitations des diverses concupiscences qui font tomber tant d'hommes dans les abîmes. S'il ne se laissait pas séduire, c'est que vraiment il serait dégagé de toute attache mondaine et qu'il ne resterait plus qu'à capituler devant lui.

Telle est, en effet, l'effroyable puissance du démon que, en général, beaucoup de ceux qui lui résistent sur ces points finissent, une fois ou l'autre, par se laisser battre sur un terrain différent. N'oublions pas que Satan est servi par une intelligence supérieure, par une activité haineuse qui ne lui laisse pas un instant de repos. Il a sur nous l'avantage d'être un pur esprit et trouve des complicités incessantes dans les tares qui dépriment notre nature depuis le péché originel. Dans ces conditions, il faut être fortement trempé et puissamment secouru par la grâce de Dieu pour rester inébranlable devant ses insidieuses suggestions.

II

Le tentateur s'approcha donc du Messie et lui murmura ces paroles : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent du pain. » Il essayait ainsi de lui tendre plusieurs pièges à la fois. Il voulait le prendre d'abord par l'immédiat besoin de nourriture, qui eût engagé un homme ordinaire à tout essayer pour satisfaire sa faim, surtout dans un pays dénué de toutes ressources, où l'on ne pouvait espérer aucun secours normal.

Mais Satan cherchait encore à piquer l'amour-propre ou la vanité du Sauveur. Ses premiers mots : « Si vous êtes le Fils de Dieu », ressemblaient fort à un défi. Ils démontraient ou un doute ou une ironie à peine voilée. Que de gens, à la place du Christ, auraient pensé : « Cet être ne croit ni à mon origine ni à mon pouvoir ; je vais lui en fournir tout de suite la preuve, en opérant une transformation dont je sais que je suis capable ! »

Mais cette tactique n'était pas conforme au plan providentiel. Il y aurait eu quelque chose de choquant à ce que le Messie, qui venait arracher l'univers aux griffes de l'enfer, commençât par un miracle dont le premier résultat aurait été de mettre en garde son ennemi. Avec une sagesse infinie, Jésus se contenta de répondre : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Ce texte sacré était tiré du Deutéronome (VIII, 3), qui constituait une des parties essentielles de la législation théocratique. Il était doublement opportun : en même temps qu'il opposait au mauvais esprit une fin de non-recevoir catégorique, il rappelait qu'au-dessus de la vie animale, obligée de se repaître, pour subsister, d'aliments matériels, il y a une existence supérieure, celle de l'âme, qui se nourrit par la vérité et la grâce d'En-Haut. La réponse de Notre-Seigneur était un acte de confiance dans la Providence céleste qui n'abandonne jamais ses enfants.

Le démon, néanmoins, ne se tint pas pour battu du premier coup. Puisque sa tentation initiale avait échoué, il se hâta de recourir à un autre procédé qui ne réussit que trop souvent. Il insista sur le penchant à l'orgueil, si fortement ancré dans notre nature. Par un prodige, impossible aux hommes, mais que sa force supérieure lui permettait de réaliser, il transporta aussitôt le Christ sur le pinacle le plus élevé du Temple de Jérusalem. Et ce qu'il y a de plus inouï, c'est que l'Homme-Dieu se laissa enlever par l'ange déchu. Il aurait pu lui interdire de le toucher, le foudroyer même, une nouvelle fois, pour punir sa témérité. Non, avec cette humilité douce et simple dont il donna tant de preuves jusqu'à son dernier jour ici-bas, il se livra entre les mains de son adversaire.

Du haut du sanctuaire, Lucifer proposa au Christ une autre gageure. Mais, instruit par sa première déconvenue, il voulut, à son tour, s'appuyer sur la Sainte Ecriture ! « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges pour toi, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre. » Cela revenait à demander : « Etes-vous vraiment Celui au sujet de qui les Psaumes ont promulgué cet oracle ? »

Toujours parce qu'il n'était pas bon que Satan fût le premier initié au mystère de la Rédemption, Jésus rétorqua l'argument par une citation nouvelle : « Il est aussi écrit, se borna-t-il à répondre : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Ainsi avait déjà parlé Moïse (Deut., VI, 16) lorsqu'il avait mis en garde les Hébreux contre